

24 images

24 iMAGES

Morceaux choisis *Pulp Fiction* de Quentin Tarantino

Thierry Horguelin

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23230ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1994). Review of [Morceaux choisis / *Pulp Fiction* de Quentin Tarantino]. *24 images*, (73-74), 44–45.

PULP FICTION
DE QUENTIN
TARANTINO

Morceaux choisis

PAR THIERRY HORGUELIN

Quentin Tarantino déjà victime de son talent? On peut le craindre au vu de ce deuxième film qui cumule ce qu'il y avait de plus fort dans *Reservoir Dogs* et de plus contestable dans *True Romance* (réalisé par Tony Scott sur un scénario de Tarantino). Inspiré des magazines à bon marché des années 30, tels *Black Mask*, qui proposaient chaque mois sous une couverture criarde des histoires à sensations fortes semées de gangsters minables, de flics pourris et de femmes fatales, *Pulp Fiction* se présente comme une orgie référentielle. À ceci près que Tarantino a la référence désinvolte, pas du tout fétichiste. Sa manière de télescoper *Kiss Me Deadly* et *Saturday Night Fever*, le piercing et les vieilles Chrysler, le rock and roll et les transparences mi-teuses des séries B, relève moins de l'hommage poseur propre au cinéma post-moderne que d'une culture sauvage de «film buff». C'est une sorte de bain ou de vivier, dans lequel Tarantino puise les éléments d'un univers agressivement original et composite. Il contribue à déréaliser le matériau politiquement très incorrect de son cinéma (sexe, drogue et violence), jusqu'à lui donner l'allure d'un cartoon qui aurait sniffé une ligne de coke, si l'on ose dire. Lorsqu'il recycle, Tarantino améliore: s'il reprend le personnage du nettoyeur à *Nikita*, via son remake américain où il était déjà interprété par Harvey Keitel, c'est pour en donner une version optimale, en lui imprimant un caractère inattendu, d'une veine nonsensique digne des frères Marx ou de Ionesco, qui renvoie Besson, a fortiori Badham, dans les cordes.

Reste que si l'on retrouve intacts l'énergie du filmage et le sens du hiatus, le génie de la direction d'acteurs et du contre-

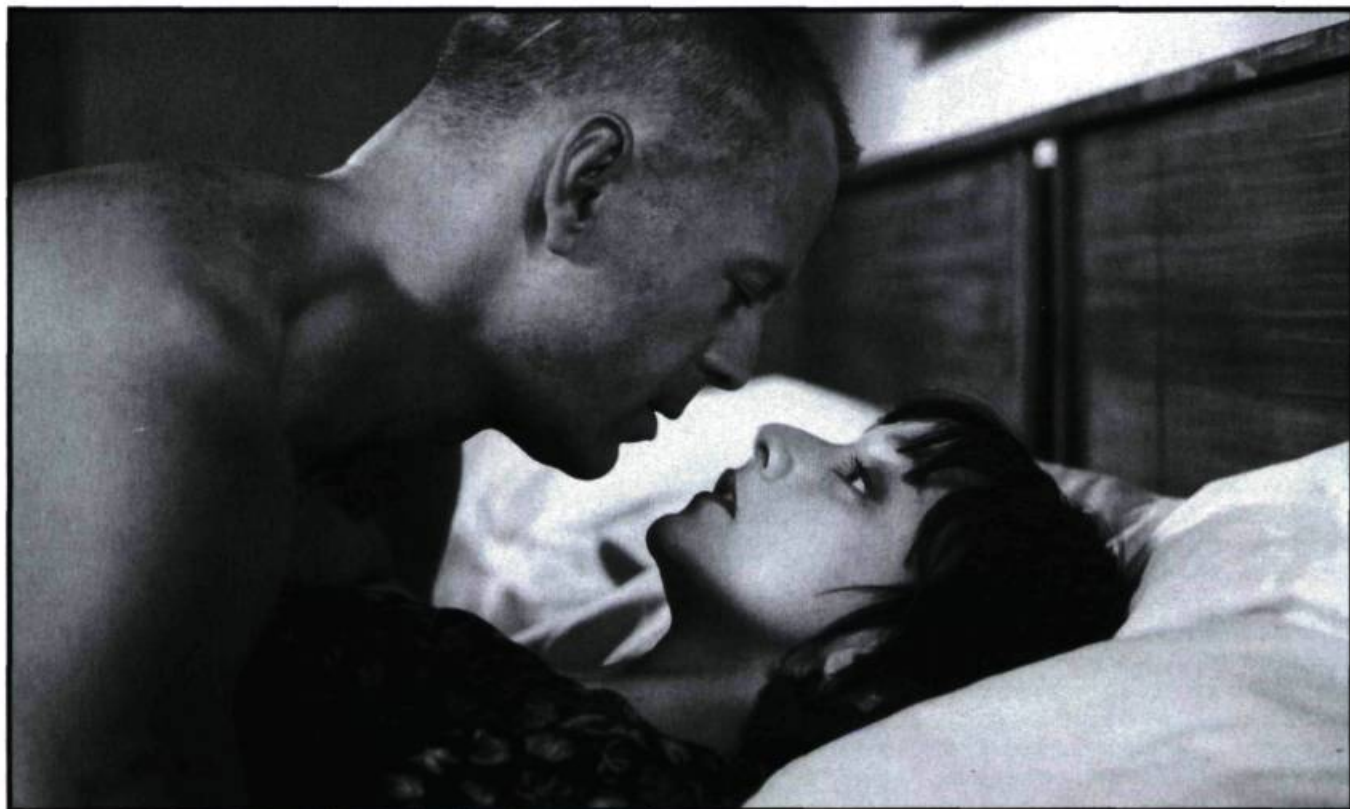
emploi, le film n'en frôle pas moins constamment la fabrication. Accoupler de façon crédible Bruce Willis et Maria de Meideros suppose mieux qu'un culot certain, un véritable instinct du casting, de même que proposer à l'excellent Travolta un virage à 180 degrés de son «image», dans ce qui est son premier rôle consistant depuis *Blow Out*, pour le faire quand même twister sur une piste de danse... On comprend les acteurs de Tarantino d'être unanimes à se dire chouchoutés par leur metteur en scène, en un temps où Hollywood les traite comme du bétail. À côté de quoi, la déconcertante facilité du cinéaste à écrire des dialogues aussi drôles que oiseux n'évite pas... la facilité. Des demeures commentent avec le plus grand sérieux n'importe quel sujet, le massage de pieds, les cheeseburgers hollandais ou un verset de la Bible, tout en commettant les actes les plus atroces comme d'autres se rendent au bureau: la reprise continuelle du principe vire à la longue au procédé.

D'une construction bien moins retorse que *Reservoir Dogs*, *Pulp Fiction* entremêle trois histoires dont les protagonistes passent tour à tour du premier au second plan. Pendant que deux aspirants Bonnie et Clyde projettent le hold-up d'une cafétéria, deux tueurs exécutent un contrat pour leur patron, l'horrible Marsallus, qui aurait défenestré un rival parce qu'il avait pratiqué un massage de pieds à sa femme. Le plus barjot des deux escortera celle-ci pour une soirée en ville au cours de laquelle elle se paiera l'overdose du siècle. Le même soir, un boxeur marron refuse de se coucher dans un combat truqué et tente d'échapper, en compagnie de sa maîtresse française, à la vengeance de Marsallus. Enfin, nous suivons Mr. Wolf, sorte de dépanneur des truands en situation dé-

sespérée, comme il escamote méthodiquement les traces d'une bavure sanglante commise par les deux «hit men» du début.

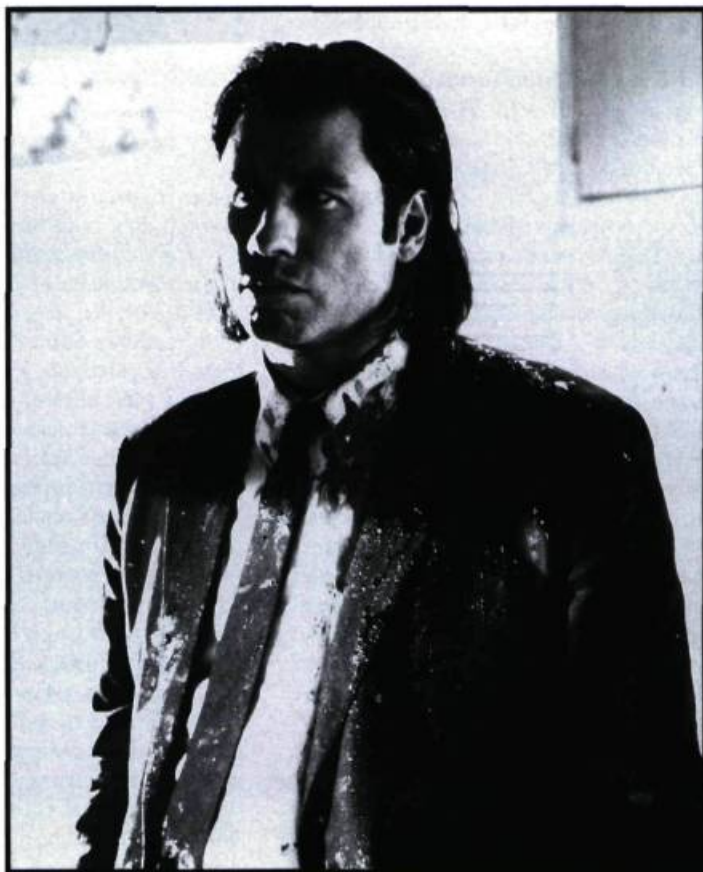
Chaque personnage, dit justement le réalisateur, aurait pu être la vedette de son propre film. Belle idée, où l'on sent le désir de faire éclater les cadres traditionnels du cinéma au profit d'une forme libre, débordante, périlleuse, où le détail paroxystique, la tension de la scène isolée menaceraient constamment de faire exploser le tout du film. Ainsi *Reservoir Dogs* donnait-il le sentiment, à l'intérieur d'une construction verrouillée à double tour, de se mettre en danger, de jouer son va-tout à chaque instant. Belle idée, qui se paie ici d'un certain relâchement au profit d'une esthétique tonitruante du tour de force, comme si le film était une succession de morceaux choisis, où chaque acteur, traité comme une guest star, avait droit à sa scène d'anthologie.

Or, c'est dans l'excès qu'on aime Tarantino, dans son talent à pousser à bout les situations les plus déjantées (l'épisode de Mr. Wolf est sans doute le meilleur du film), plus que dans la surenchère à laquelle il s'abandonne à présent. *Pulp Fiction* repose en effet sur l'exagération systématique de ses composantes — casting, décors, situations, écran Scope, cocktail de violence et d'humour. S'il en résulte des moments proprement inouïs, l'impression générale reste celle d'un traitement cossu, haut de gamme, réservé à des thèmes de «comic books» et de «pulp novels», qui en étirent — et, du même coup, en délayent — les ingrédients au long de deux heures trente de film, le temps pour le cinéaste de bien faire la démonstration d'un brio époustouflant que personne ne lui conteste. Parce qu'il reste tout de même plus qu'un surdoué terrible, Tarantino sait



En haut;
Bruce Willis et
Maria de
Medeiros.

À droite:
John Travolta.



par endroits tirer un effet puissant de cette dilatation — à la façon d'un Lichtenstein procédant à des agrandissements géants de cases de b.d. en elles-mêmes dépourvues d'intérêt. Créer un suspense psychologique en tenant plusieurs minutes, en plan fixe, sur le visage immobile de Bruce Willis n'est pas à la portée du premier venu, ni construire, en un plan également, une scène magistrale dans le genre canular à retardement, où Christopher Walken met féroce-ment en pièces l'imagerie cocardière du film de vétérans vietnamiens. Il y a là un sens supérieur de la tension interne dans l'exécution du plan, malheureusement noyé dans un film qui préfère trop souvent l'étalage et la gonflette. C'est souvent drôle et toujours noir, réjouissant et jubilatoire. Mais de l'auteur de *Reservoir Dogs*, il est permis d'attendre davantage. ■

PULP FICTION

États-Unis 1994. Ré.: Quentin Tarantino. Scé.: Tarantino et Roger Avary. Ph.: Andrzej Sekula. Mont.: Sally Menke. Int.: John Travolta, Samuel L. Jackson, Uma Thurman, Bruce Willis, Maria de Meideros, Harvey Keitel, Tim Roth, Rosanna Arquette, Christopher Walken. 149 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.

Sortie prévue: octobre.